

## BRIGITTE.

SUITE ET FIN.

Joseph, à son issue, s'était bien vengé des Lagache, et Mme. Lagache, en le poussant à partir, ne se doutait pas de la plaie profonde qu'il laisserait dans sa famille. Le jour même de son accident, Brigitte alla le trouver au bureau, et, ne voyant pas derrière la vitre ce visage doux et triste qui lui souriait d'habitude, elle pensa qu'il était en ville. Le lendemain, ne le voyant pas encore, elle s'informa avec précaution auprès des hommes du magasin. Enfin la nouvelle de son départ se répandit dans la maison avec le bruit qu'on imagine. Ce fut une explosion d'indignation qui dura quelques jours. C'était à table surtout où l'on se trouvait réuni, qu'éclataient d'intarissables récriminations contre le singulier cousin ; chacun citait quelque grief oublié, quelque méfait choquant sur lequel on se récriait de concert. Brigitte, qui aimait sa mère et ses frères avec la candeur d'un enfant, sans se douter de leurs horribles défauts, dont elle était pourtant victime à toute heure, Brigitte écoutait, la tête baissée, sans avoir l'air d'y prendre garde, et ne pouvait concevoir ce qu'elle entendait de son cousin Joseph, qui lui semblait si bon et si doux ; elle rougissait, répandait de l'eau sur la nappe, mangeait vite, se faisait gronder pour quelque maladresse, et s'en allait dans le jardin, où les pleurs la prenaient sans savoir pourquoi. On l'avait retirée depuis un an d'une petite pension dirigée par des religieuses ; elle voulut y retourner. Il était impossible de la faire habiller le dimanche pour la conduire à la promenade. Elle devint sensiblement triste et taciturne ; on la trouvait au fond du jardin avec des yeux mal essuyés ; sa jolie figure se flétrit. Elle allait souvent à la campagne, s'y trouvait bien seule, et y demeurait le plus longtemps possible. Enfin la métayère qui l'avait nourrie et élevée, dit à Mme. Lagache : — Mademoiselle est malade, faites y bien attention ; elle n'est plus la même ; veillez-y.

Mme. Lagache questionna sa fille grossièrement et n'en tira rien. Brigitte répondait avec la brusquerie commune à toute la famille : Mais quoi ! que voulez-vous ? je suis comme à l'ordinaire. Malade ?... Ce sont eux qui le disent ; je ne sais ce qu'ils me veulent. Que je sois gaie !... Je ne suis plus une enfant ; je ne puis jouer comme à dix ans.

Les choses allèrent ainsi quelque temps. Elle perdit l'appétit, et, quand on voulait la contraindre à table : — Que voulez-vous ; ma tante ? faut-il que je me donne le mal que je n'ai point ? Elle tomba dans une langueur décidément alarmante, et finit par garder le lit. On fit venir d'abord un médecin du faubourg, qu'on assista bientôt de deux autres, qui venaient chaque jour s'entre-regarder au pied du lit sans savoir de quoi il était question. Ils la traitèrent pour une maladie qu'elle n'avait pas et lui donnèrent une bonne fièvre. Mme. Lagache était fort chagrine, sans démentir pourtant son caractère, qui ne s'affectait vivement que par intérêt et par égoïsme. Elle n'en perdait pas une de ses habitudes, et faisait soigner son enfant par sa mère-nourrice, qui aimait Brigitte comme sa propre fille. Cette femme, mieux avisée dans son bon sens que la mère et les médecins, n'épargna rien pour faire avouer à Brigitte la cause morale qu'elle soupçonnait à son mal ; mais Brigitte répondait toujours : — On me rend malade à force de me tourmenter ; je ne sais ce qui les a pris.

Cependant, une nuit, elle fut saisie d'un violent délire ; et, comme la bonne femme éperdue la conjurait de revenir à elle, il lui échappa de dire à plusieurs reprises : — Mameite, je veux voir mon cousin, moi, je veux l'aller trouver ! Mameite remarqua bien ce propos et le rapporta ; mais les Lagache avaient d'innombrables cousins, et l'on ne sut ce que cela voulait dire. Quand on rappela ce propos à Brigitte, elle répondit qu'elle avait sans doute rêvé et qu'elle ne se souvenait de rien.

Enfin la forte fièvre tomba. On conduisit Brigitte à la campagne, comme elle en avait marqué le désir : elle y passa un mois dans une sorte de convalescence ; mais l'appétit ne revenait pas, la langueur était la même, on la ramena à Bordeaux dans le même état sans qu'on y pût rien comprendre. Les médecins, fatigués, laissèrent entendre qu'il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'on vint à la perdre, et l'on finit comme c'est l'usage, par recommander de la faire voyager et changer d'air. On parla de la mener à Montpellier, mais ce projet lui répugnait ; d'un autre côté Mme. Lagache frémissait à l'idée des dépenses d'un pareil voyage, où elle serait obligée d'accompagner sa fille ; à cette occasion le couvent des Saints-Anges lui revint en tête ; ce qui la détermina surtout fut que la femme d'un négociant, qui allait chercher son fils pour ses vacances dans un collège de Paris, offrit d'accompagner Brigitte durant ce voyage.

Quand on parla de ce projet à Brigitte, ce mot de Paris l'atteignit au vif. Elle parut fort contente : elle dit que oui, qu'elle le voulait bien ; on ne s'étonna point qu'elle eût ce grand désir de voir la capitale. Dès ce moment l'espoir et la joie revinrent ; on s'imagina qu'elle était guérie, ce que voyage allait la distraire, et l'on avisa, pour plus d'avantage, qu'elle achèverait là son éducation. Les frères surtout favorisèrent le projet et en hâtèrent l'exécution ; prévoyant de sinistres événements, ils voulaient du moins que Brigitte en fût écarter et pût sauver du naufrage quelque peu d'éducation. Tout le monde vint la féliciter, et ce n'était entre la mère et les voisins que commérages et châteaux en Espagne.

— Nous avons bien des parents à qui je l'aurais recommandée là-bas, disait Mme. Lagache, mais nous sommes brouillés, et d'ailleurs nous n'avons pas besoin d'eux ; la petite part avec Mme. Boissard, qui la mène jusqu'à la pension, et qui la remettra entre les mains de la supérieure. M. le curé m'a promis qu'elle serait reçue comme l'enfant de la maison, où on la mènerait

promener, enfin qu'elle serait élevée comme une fille noble et pourrait prendre un jour à tous les partis.

On s'occupa des malles et du trousseau, et ces préparatifs traînaient en longueur ; mais Mme. Boissard avait irrévocablement fixé son départ, il n'y eut pas moyen de reculer, et Brigitte quitta Bordeaux le 4 mai, un vendredi, quoiqu'on eût pu faire pour éviter ce jour malheureux.

Brigitte, tombée tout à coup au milieu d'une ville étrangère, dans une maison inconnue, n'osa s'informer de ses parents. Elle avait toujours été d'une grande dévotion ; la règle d'une maison religieuse convenait mieux à son état que le train de la maison maternelle, qu'elle avait fini par prendre en dégoût. Elle s'accoutuma de son mieux à sa nouvelle situation, et l'on pensa qu'elle n'était pas éloignée de prendre le voile ; seulement on avait peur que le déperissement où elle était tombée ne l'emportât bientôt.

Ce fut dans ces dispositions qu'elle apprit, à quinze jours d'intervalle, les effroyables désastres qui venaient d'accabler sa famille, et qui semblaient devoir la détacher à jamais du monde. Son frère Etienne, engagé dans des affaires dont il ne pouvait sortir avec honneur, s'était frauduleusement embarqué avec tout ce qu'il avait pu emporter d'argent, laissant son frère Michel écrasé des suites et du dé-honneur de cette affaire. Michel s'était coupé la gorge avec un rasoir trois jours après. On l'avait trouvé mort depuis douze heures sur le chemin de La Prade. Cet événement fit un bruit épouvantable à Bordeaux. Les créanciers se jetèrent aussitôt sur les restes de cette malheureuse maison.

Mme. Lagache, alitée dès les premiers malheurs, et frappée coup sur coup, mourut en huit jours, avant qu'on pût faire venir sa fille, et de la manière la plus misérable, sans parents, sans amis autour d'elle, et méprisée de certaines gens du voisinage, qui lui faisaient bon visage quand on lui croyait du bien. Elle recommanda elle-même jusqu'au dernier moment qu'on ne fit point venir sa fille, de peur de la dépense ; elle était assez tranquille d'ailleurs sur son compte, la sachant en disposition de prendre le voile.

Joseph apprit tout ceci par les journaux, presque aussitôt que Brigitte ; il en fut frappé comme d'un coup de foudre. Il se représenta sa pauvre cousine ruinée, orpheline, abandonnée ; et tant d'infortunes si pressées, si surprenantes, lui arrachaient des exclamations sans fin. Cent fois il avait dit à sa mère tout le bien qu'il pensait de Brigitte, et Mme. Quessel, partageant ses sentiments, avait fait grâce à la famille en faveur de cette excellente enfant. D'ailleurs le malheur était si grand qu'il effaçait tout ressentiment. Joseph courut chez l'abbé Truelle pour lui dire qu'il croyait de son devoir, en cette circonstance, d'aller offrir ses services à sa cousine, ou du moins ses consolations, et qu'il le priait de l'accompagner. L'abbé, qui souriait parfois en l'écoutant parler de Brigitte, approuva son projet ; mais il fut d'avis d'aller seul d'abord en causer avec la supérieure, et demander la permission de l'introduire. Joseph lui dit de venir dîner, et l'attendit avec impatience en racontant le tout à sa mère.

L'abbé vint ; il rapportait une réponse favorable : il donna des nouvelles de l'état où il avait trouvé Mme. Lagache, qui lui avait paru, disait-il, fort troublée dans sa timidité du procédé de ses parents. Joseph faisait questions sur questions, mais l'abbé modérait visiblement ses propos. Il promit à Joseph de l'accompagner le lendemain. Mme. Quessel fit de nouvelles plaintes sur le sort de Brigitte, et dit qu'elle l'irait voir. La conversation roula là-dessus ; Joseph, qui semblait préoccupé, dit enfin à l'abbé :

— Dites-moi, mon bon ami, que pensez-vous de ma position présente ? — Je pense qu'elle est bonne et ne peut que s'améliorer, qu'avec ta conduite, ton amour du travail, l'estime dont tu jouis, des débuts si heureux...

— Mais enfin, croyez-vous que je sois assez hors de peine pour m'établir ? — Sans doute, dit Mme. Quessel, si tu trouvais une femme qui eût tes goûts et tes qualités ; mais pourquoi ?

— C'est que je conçois un projet — Lequel ? dit l'abbé.

— Nous devons, dit Joseph en regardant sa mère, de grandes obligations à mon oncle Lagache ; il ne reste de lui dans le monde qu'une pauvre enfant qui est orpheline, sans appui, sans fortune ; il doit s'en inquiéter là-haut. Brigitte est une excellente créature, je la connais ; et rien ne pourrait mieux m'acquiescer que... que de l'épouser.

— Bien ! mon enfant, s'écria l'abbé, tu n'as fait que me prévenir ; tu es un bon et digne garçon, et je remercie le bon Dieu, qui t'a donné ce que je lui demandais pour toi depuis que tu es né.

— Mais, dit Mme. Quessel, le degré de parenté ?...

— Cela n'est rien, reprit l'abbé, et, quant aux intérêts qui t'occupent, mon petit Joseph, tu gagnes assez déjà pour soutenir ta famille, et je réponds de tes progrès. Dieu aura égard à ce que tu fais.

— Au surplus, dit Mme. Quessel, Brigitte est la femme que je préférerais pour mon fils, mais il faut savoir ce qu'elle en pense.

— Pour ceci ; dit l'abbé souriant et regardant Joseph, je n'en suis pas inquiet. Nous irons la voir demain.

Joseph alla trouver l'abbé à l'heure convenue, agité par l'approche de cette visite. Il prévoyait maintenant mille embarras ; il disait notamment que sa cousine pouvait être décidée à embrasser l'état religieux.

— Tu le lui demanderas, répétait l'abbé en s'appêtant.

Ils sortent enfin, ils se hâtent, ils arrivent aux Saints-Anges ; sur le nom de M. Truelle, la supérieure accompagne sa pensionnaire au parloir. Brigitte arrive tremblante, hors d'elle-même, ne pouvant croire ce qu'on lui avait dit ; elle aperçoit Joseph, elle pâlit, chancelle, et enfin elle tombe dans ses bras en pleurant à chaudes larmes ; la situation où ils se retrouvaient expliquait assez